

LA FIGURE DU MÉDECIN DANS L'ŒUVRE DE MARGUERITE YOURCENAR

par Michel BREULET (Liège)
et Maurice DELCROIX (Anvers)¹

Le réseau

Commençons par une constatation : on trouve beaucoup de malades dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar, beaucoup de mourants, mais peu de médecins, et peu flattés. Surtout dans la première phase de création, celle des années trente.

Cette mise à l'écart a ses raffinements. Alexis tombe malade à plusieurs reprises – malade, « je l'étais toujours un peu » (p. 27). Sa sœur, sa mère meurent, sa femme Monique frôle la mort en accouchant. Mais à leurs chevets, pas de médecin visible. Tout au plus : « La santé d'une de mes sœurs rendait nécessaire le séjour dans une ville, et la proximité des médecins » (p. 36) – pluriel significatif, quand on sait que la sœur meurt peu après sans qu'on ait rien dit d'autre de ce collectif proche, mais impuissant. Au moment de sa maladie la plus grave, Alexis est seul à Vienne : « Le médecin du quartier, qu'on avait fini par appeler » – qui, cela, on ? – « cessa bientôt de venir » (p. 51), ce qui n'empêche pas cette maladie d'avoir été « très coûteuse » (p. 52). Heureusement, la princesse de Mainau était là, pour envoyer des fleurs : « peut-être, sans les lilas de la princesse Catherine, je n'aurais jamais eu le courage de guérir » (p. 54) Le père de Monique est bien appelé « le docteur Thiébaud », mais « le docteur Thiébaud fut un explorateur célèbre », rencontré pour la première fois « au cours d'une expédition, déjà lointaine, dans les Antilles françaises » (p. 57). Au moment du mariage de sa fille, il « s'en était allé pour l'une de ses expériences lointaines » (p. 61). Si médecin il y a, il n'expose que lui. Pourtant, il eût pu être bien utile :

¹ On distinguera aisément, dans le texte qui suit, les apports de chacun des cosignataires, l'un neuropsychiatre, l'autre analyste de textes. Mais ils le signent d'un commun accord. Sauf indication contraire, toutes les références vont aux *Œuvres romanesques*, édition de 1982.

au plus dur de leur relation, Alexis et Monique sont « deux malades s'appuyant l'un sur l'autre » (p. 66).

Anna, soror..., en revanche, affiche son médecin, mais fort épisodique : « un petit vieillard si propre qu'il gardait l'air neuf et insignifiant des objets n'ayant pas servi ». Molière ne l'aurait pas dédaigné. On l'appelle pour une urgence : « il demanda qu'on le laissât d'abord manger quelque chose » (p. 864). Le cheval sur lequel il monte en croupe « après beaucoup d'hésitations » fait un écart devant une vipère. Voici ses seuls diagnostics : « Vous avez un cheval ombrageux, Monseigneur » ou encore : « Le bouillon de vipère n'est pas un remède à dédaigner » (p. 865). Et devant la malade, qu'il saigne, qu'il saigne à mort : « C'est la fin » (*ibid.*). Ce que la malade, d'ailleurs, entend.

Absence comme présence de l'homme de l'art donnent lieu à des stratégies textuelles proches du dysfonctionnement, par là même significatives. Dans *Le Coup de grâce*, beaucoup de blessés et de morts, cela va de soi. *Quid* du médecin ? Pour ce qui est des femmes, à Lilienkron, le personnel de santé se réduit à la mère Loew, « sage-femme » (p. 138). À la mort de Texas, Sophie « complètement ivre » sinon ivre-morte (p. 115), n'est veillée que par Éric, pour une fois « bon Samaritain » (p. 117), mais auquel l'idée du médecin ne vient pas. Pourtant, le pouls de la malade « glissait sous mes doigts, à la fois follement agité et presque insensible » (*ibid.*) ; « elle essayait de se lever de son lit comme un malade qui va mourir » (p. 118). Il y a cependant un docteur au bataillon ; qui plus est, un ami, dont Éric peut dire, n'en déplaise à Conrad : « je n'avais pas d'autre ami » (p. 132). Pour ce qui est des hommes, on se souvient qu'au début du récit, le narrateur, pour un pied cassé, a été « soigné à bord d'un navire-hôpital italien », sans plus (p. 85). Il a eu plus de chance que Conrad, une première fois « légèrement blessé » (p. 122), en attendant de mourir le ventre ouvert (p. 147), sans assistance qu'amicale, on va voir pourquoi. Le cas Broussaroff est à la fois plus expéditif et plus complexe : en un premier temps, « gravement blessé ; il mourut une semaine plus tard » (p. 130). On n'apprend que par la suite la présence du médecin du groupe auprès du mourant. Pourtant, il nous a déjà été présenté, et comme un gaillard qui ne saurait passer inaperçu. Quand, le soir de Noël, Éric se dispose à entrer au salon où Sophie danse éhontément avec Volkmar : « l'énorme carrure du médecin Paul Rugen me cachait la moitié de la chambre » (p. 124). Le colosse est pourtant assis : « une assiette sur les genoux, ce géant expédiait rapidement sa part de victuailles, pressé comme toujours de regagner son hôpital installé dans les anciennes remises du prince Pierre ». Enfin un médecin zélé. Mais ce soir-là, ce n'est pas en tant que médecin qu'il agit : quand Éric et Volkmar s'empoignent, « Rugen